

## DU TANKA FÉMININ DEPUIS LE IX<sup>e</sup> SIÈCLE

historique précédant le recueil bilingue de l'auteure, *D'âmes et d'ailes / of souls and wings* –  
Prix littéraire Canada-Japon, 2010

©Janick Belleau, 2010

*J'écris sur les femmes pour écrire sur moi,  
sur moi seule, à travers les siècles.*  
Marguerite Duras, *La vie matérielle*

Le *waka*, aujourd'hui connu sous le nom de *tanka*, a vu le jour au VIII<sup>e</sup> siècle au Japon, plus précisément durant la période de Nara (710-794)<sup>1</sup>. Il est, pour ainsi dire, l'ancêtre du haïku, né au XVII<sup>e</sup> siècle.

Bien que le *tanka* ait connu son apogée à la période de Heian-kyô (794-1185), il est encore considéré comme le fleuron de la poésie nipponne. Pour les fins de ce bref historique, nous verrons les deux temps forts du *tanka*.

Le premier, celui du Japon ancien, soit la période de Heian-kyô et celle de Kamakura (1185-1333). Dans la première période, nous nous pencherons sur cinq poétesses (Ono no Komachi, la mère de Fujiwara no Michitsuna, Sei Shônagon, Murasaki Shikibu et Izumi Shikibu); dans la seconde, nous en saluerons une seule, Abutsu-ni.

Le deuxième temps nous propulsera au XX<sup>e</sup> siècle d'une part, dans le Japon moderne et d'autre part, en France.

Nous visiterons donc l'étoile du *tanka* nippon en ce début de siècle, Yosano Akiko. Puis, nous découvrirons la filière française en commençant par deux femmes de lettres ayant fait une incursion dans l'univers du *tanka* au moyen de la traduction (Judith Gautier et Kikou Yamata). Nous poursuivrons, en Hexagone, en nous tournant vers la première poétesse du *tanka* francophone, Jehanne Grandjean. Nous terminerons notre périple en retournant au Japon pour rendre visite à deux poétesses d'aujourd'hui (Tawara Machi et Mayu).

Avant de débiter notre voyage, il apparaît opportun de connaître, ou de retrouver, les origines du *tanka*. Nous évoquerons donc celles d'hier, venues du Japon. Puis, nous noterons nos observations sur quelques pratiques du *tanka* d'aujourd'hui.

### Les racines japonaises

Qu'est-ce que ce poème qui, depuis 1 300 ans, fait courir les poètes du Soleil-Levant et, depuis près de 130 ans, celles et ceux de l'Occident? Quel est le secret de sa pérennité?

Nous trouvons la réponse dans les règles énoncées par deux piliers essentiels du *tanka* classique: Ki no Tsurayuki<sup>2</sup> (872?-946?) dans sa longue préface de la première anthologie impériale, *Kokin-wakashû* (Recueil de poèmes anciens et modernes compilé entre 905 et 913; il en a été l'âme) et Fujiwara no Teika (1162-1241) dans ses divers traités sur l'excellence en poésie<sup>3</sup>.

Pour Tsurayuki, « La poésie du Yamato (l'actuel Japon) a pour germe le cœur humain (*kokoro*), et s'épanouit dans une myriade de mots (*kotoba*)<sup>4</sup> ». Autrement dit, la poésie doit « sans le moindre effort, émuvoir ciel et terre et sembler touchante même aux dieux invisibles<sup>5</sup> ».

Pour Teika, « il faut composer élégamment et d'une manière touchante. Aussi effrayant l'objet soit-il dans la réalité, une fois chanté en poésie il devient, à l'écouter, élégant<sup>6</sup> ». Dit autrement, le sens (le

cœur) et l'expression (les mots) sont « les deux ailes d'un oiseau<sup>7</sup> ». À près de trois siècles d'intervalle, les deux poètes étaient en symbiose.

Pour que le poème soit pour ainsi dire « chanté », il doit obéir, en japonais, à une forme fixe c.-à-d. posséder 31 (5, 7, 5, 7, 7) syllabes.

Pratiqué pendant des siècles par les familles impériales<sup>8</sup>, nobles et bourgeoises, il faisait fi toutefois de « la satire, des sujets épiques, des descriptions du corps humain<sup>9</sup> ». Nous verrons qu'il s'est mis, avec le temps, au diapason des préoccupations sociétales de ses chantres. Compte tenu de l'universalité de ses sujets, malgré les variations personnelles, il favorise, on s'en doute, le lyrisme. Les thèmes du tanka classique ont peu changé en treize siècles. Prenons, comme exemple, l'amour: il continue de s'exprimer sous tous les cieux, à tous les temps, sur tous les tons.

### **Diverses approches du tanka d'aujourd'hui**

De nos jours, le tanka se caractérise souvent par la juxtaposition d'un sentiment à une expérience sensorielle. Une image, une senteur ou un son peut provoquer le surgissement d'une émotion liée à l'impermanence des choses et des êtres de ce monde. L'émotion, dès lors, peut engendrer un sentiment de tristesse mêlé d'espoir: rien ne dure, mais les saisons ne renaissent-elles pas régulièrement? Les parallèles entre la vie et les cycles de la nature sont donc constants.

Ce quintil (poème en cinq lignes) a, mais pas obligatoirement, comme point d'ancrage ou déclencheur, la Nature. Un ou plusieurs sens peuvent être troublés à la vue d'un feuillage, d'un clair de lune, d'un sourire; aux effluves d'un boisé, d'un mets; au murmure du vent, aux battements du cœur; au toucher d'une algue, d'une chevelure; à la saveur d'un vin, d'un baiser.

De ce trouble peut jaillir une pensée, une impression, ou une intuition associée à un amour heureux ou malheureux; à la séparation due au voyage ou au décès d'un être cher; à la naissance d'un enfant; à la beauté éphémère ou à la jeunesse passagère. L'émotion ressentie subitement, est parfois douce ou poignante, souvent fugitive. Elle peut causer un plaisir ou un vague à l'âme.

De façon concrète, ce poème de cinq vers consacre, en règle générale, ses trois premiers (tercet) à la description de l'expérience sensorielle; ses deux derniers (distique) dévoilent l'émotion que cette expérience suscite ou rappelle. Afin de favoriser un pivotement harmonieux ou l'intégration des deux parties, des poètes formulent le troisième vers pour qu'il puisse appartenir autant aux deux premiers qu'aux deux derniers vers. Notons au passage, qu'un tanka en japonais comprend cinq parties (unités) sur une seule ligne mais, en Occident, on a traduit ce principe en cinq vers non rimés, sauf accidentellement.

Dans la Francophonie, notamment au Canada francophone et en France, bon nombre de poètes préservent la musicalité du poème en puisant dans leur propre prosodie d'où l'utilisation d'allitérations, d'assonances et de rimes en tête de vers. Plusieurs aussi, désirant conserver la cadence poétique, misent sur le compte des sons prononcés plutôt que sur celui des syllabes écrites.

Toutes réflexions faites, le secret ou la force de cette poésie réside sans doute dans l'union d'une émotion profondément intime et d'une sensation physiquement intense – toutes deux communiquées avec aisance.

Venons-en aux deux principaux temps du tanka féminin.

## Japon ancien

### Période de Heian-kyô

**Ono no Komachi** (821?-880?), la première des grandes poétesses de tanka. Sa poésie mélancolique a traversé le temps et l'espace bien que les spécialistes lui attribuent avec certitude une vingtaine de poèmes<sup>10</sup>. Un flou entoure sa vie au palais impérial, ses amours et, surtout, sa fin mystérieuse, misérable semble-t-il. Ce flou a permis, aux générations futures, d'entretenir le feu de la passion ou un culte à son égard: cinq pièces de théâtre *nô* en ont fait une héroïne mythique.

Komachi est l'une des « Six Poètes Immortels », honneur lui ayant été conféré par Ki no Tsurayuki dans sa préface de l'anthologie, *Kokin-wakashû*. Elle est la seule femme à figurer parmi les élus.

*Laissé à l'abandon  
mon corps une herbe qui flotte  
a perdu ses racines  
Que l'eau lui fasse des avances  
pour sûr il ne dirait pas non<sup>11</sup>*

**La mère de Fujiwara no Michitsuna** (936?-995): c'est par cette appellation que l'auteure du *Kagero nikki* (Mémoires d'une Éphémère: 954-974)<sup>12</sup> est passée à l'histoire. On dit qu'elle était une poétesse de grand renom et qu'elle « comptait parmi les trois plus belles femmes de l'empire<sup>13</sup> ».

Bien que la mémorialiste prétende, en début d'ouvrage, être « dépourvue d'esprit<sup>14</sup> », elle apparaît être d'une grande intelligence émotionnelle. Elle analyse franchement ses récriminations et sa jalousie vis-à-vis les nombreuses incartades et l'abandon progressif de son époux. En effet, le couple s'est plus ou moins défait avant la naissance du fils unique. Après quatorze ans de mariage, sa situation est aussi précaire qu'au début. Elle se demande parfois si elle « existe ou n'existe pas<sup>15</sup> »: ce questionnement lui a peut-être inspiré le titre de son autobiographie. Le mariage, ayant duré vingt ans, se termine par l'abnégation de l'auteure. Le récit contient 261 poèmes dont la plupart sont des tanka.

*Ces nuits où l'on dort  
Seule en gémissant  
Jusqu'au point du jour,  
Comme elles sont longues,  
Ah! le savez-vous?<sup>16</sup>*

**Sei Shônagon** (967?-1002?): un jour, l'impératrice lui remit une « jolie liasse de papier blanc ». Qu'en ferez-vous?, lui demanda-t-elle. La dame de cour répondit: « Je voudrais faire un oreiller. » Puis, elle décida de l'utiliser « à écrire toutes ces bagatelles...<sup>17</sup> ». C'est heureux, car sans ces feuillets qui sait si la postérité se serait régalée de ces textes personnels que sont devenues *Les notes de l'oreiller*<sup>18</sup>. En effet, ce recueil est un carnet dans lequel l'auteure consigne ses impressions sur des gens du palais, des bouts de conversations avec l'impératrice ou d'autres dames de cour, des anecdotes dont l'une sur la fidélité du chien de l'empereur, des contes dont celui du temple des fourmis et, bien sûr, des tanka. Il est surtout unique en ce que l'écrivaine rédige des listes de choses qui produisent une émotion profonde, de situations détestables, d'images qu'on garde en mémoire sans savoir pourquoi, de choses qui font rougir de honte, de notes dont celle de l'attitude à prendre devant la médisance.

Après le décès de l'impératrice, la poétesse entra au couvent puis, sombra, dit-on, dans la misère au point de mendier. Sei Shônagon apparaît être la femme de lettres à l'esprit le plus pétillant en cette fin du X<sup>e</sup> siècle.

*Le cadeau  
offert par une haute personne honorable  
me donne bonheur et longue vie;  
je vivrai heureuse jusqu'à l'âge de grue<sup>19</sup>*

**Murasaki Shikibu** (978?-1015?): auteure du premier roman de tous les temps, *Genji monogatari* (Le Dit du Genji)<sup>20</sup>. Ce roman psychologique à contexte historique est considéré comme un chef-d'œuvre, encore tenu en haute estime, tant au Japon qu'à l'étranger, mille ans après sa publication initiale. L'ouvrage de près de 2000 pages (en japonais) contient près de 800 tanka. Dame Murasaki a aussi rédigé son journal<sup>21</sup> entre 1008 et 1010. C'était à l'époque où elle était au service de l'impératrice et qu'elle travaillait, dans ses moments libres, à son œuvre monumentale qui relate grosso modo la vie et les amours successives d'un prince fictif, Genji.

*L'année se termine  
et la vieillesse vient  
au bruit du vent  
qui dans la nuit fait rage  
je sens mon cœur ravagé<sup>22</sup>*

**Izumi Shikibu** (979?-1033?): avec sa contemporaine Murasaki Shikibu, elle est considérée comme l'une « des femmes de lettres les plus brillantes de son temps<sup>23</sup> ». Elle fut aimée de deux princes, des frères, et les aima en retour. À la mort de son deuxième amant princier, elle écrivit 122 poèmes funèbres qui « témoignent d'une passion rarement exprimée avec autant de force dans la poésie classique japonaise<sup>24</sup> ». Dans son journal<sup>25</sup> tenu entre 1003 et 1004, elle narre, à la troisième personne, les débuts de la relation, née après le décès du premier prince. Dans ce récit poétique à deux voix, et dans son recueil de poèmes, elle extériorise ses sentiments avec tant d'audace que sa réputation de femme et d'écrivaine en a été ternie par les moralistes. Après avoir été dame d'honneur de l'impératrice, elle semble avoir terminé ses jours dans un monastère, possiblement comme nonne. Tout comme notre poétesse du IX<sup>e</sup> siècle Ono no Komachi, Izumi a si bien excité l'imagination populaire que le théâtre du *nô* en a fait l'héroïne de deux pièces. C'est au XX<sup>e</sup> siècle que sa double réputation a été magnifiquement réhabilitée par le « plus grand des poètes féminins de notre siècle, Yosano Akiko<sup>26</sup> ». Pour Akiko donc, Izumi Shikibu représentait la femme libérée « des contraintes d'une société fondée sur le mépris et la répression de toute velléité d'indépendance en matière de sentiments<sup>27</sup> ».

*Lorsque je pleurais  
indifférente au désordre  
de mes noirs cheveux  
celui qui les démêlait  
ah combien je l'ai aimé<sup>28</sup>*

Après la période de Heian-kyô, réputée pour son faste littéraire inégalé, l'écriture du tanka féminin sera virtuellement absente jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Avant de conclure ce chapitre du Japon ancien, mentionnons que l'histoire a retenu le nom d'une poétesse de la période suivante.

### **Période de Kamakura**

**Abutsu-ni** (1209?<sup>29</sup>-1283), la seconde épouse du fils de Fujiwara no Teika. Après le décès de son mari en 1275, elle devint nonne (d'où le suffixe 'ni' accolé à son nom). Puis, dans le dessein de régler une question d'héritage, elle entreprit un voyage de Kyôto à Kamakura. Elle a tenu son journal, *Izayoi-nikki* (Journal de la nuit du seizième jour de la lune) lequel contient plus d'une centaine de tanka<sup>30</sup>.

## Japon moderne et France

### Japon du début du XX<sup>e</sup> siècle

C'est à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que le *waka* a été rebaptisé *tanka* sous l'impulsion de Masaoka Shiki (1867-1902). Dès 1898, Shiki rêvait de réformer le poème classique. Il tentait de « promouvoir le 'dessin d'après nature' (*shasei*), c'est-à-dire la notation vivante, sobre et concrète des choses et des mouvements du cœur<sup>31</sup> ». Il meurt trop tôt... C'est avec Yosano Tekkan (1873-1935) et son épouse, Akiko, que le *tanka* connaîtra son second souffle.

**Yosano Akiko** (7.12.1878-29.05.1942): sous sa plume, ce poème millénaire a quitté son air précieux afin d'endosser un vêtement romantique tissé d'amour fou et de désir brûlant. La passion d'Akiko pour Tekkan n'avait d'égale que sa passion pour l'écriture. Son premier recueil *Midaregami* (Cheveux emmêlés), publié en 1901, la propulsait, à 23 ans, au rang de souveraine du « Cercle de la nouvelle poésie de Tôkyô ». Voici un de ses *tanka* à l'érotisme osé pour l'époque:

*Les mains sur les seins  
je repoussai doucement  
le voile du mystère...  
Les fleurs que j'entrevis là  
étaient rouge cramoisi...<sup>32</sup>*

À l'un de ses onze enfants, qui lui demandera, beaucoup plus tard, pourquoi elle n'avait pas tenu de journal intime, elle répondra: « Mais mes poèmes sont mon journal...<sup>33</sup> ».

Sa poésie est basée non seulement sur l'expression de ses émotions par l'utilisation du « moi », revendiquée par le mouvement de la « nouvelle poésie » classique, mais aussi par celle du « toi ». Même si le ton de ses poèmes est non-conformiste, Akiko s'est inclinée devant la règle des 31 mesures pratiquée par les poétesses de la période de Heian-kyô qu'elle admirait.

Sa carrière de femme de lettres a couvert 40 ans. Elle a laissé une œuvre titanesque et diversifiée: plus de 50 000 *tanka* et nombre de poèmes en vers libres publiés dans 27 recueils; deux traductions en japonais moderne du monument littéraire de Murasaki Shikibu, *Genji monogatari*, et des journaux intimes de l'Éphémère, c.-à-d. la mère de Fujiwara no Michitsuna, d'Izumi Shikibu et de Murasaki Shikibu; les biographies des deux dernières poétesses; et, 15 recueils de ses essais et d'articles de journaux abordant des questions sociales dont le pacifisme et la condition féminine; Akiko fut, par ses écrits, à l'avant-garde du féminisme japonais. En 1921, elle participait à la fondation de l'Institut culturel à Tôkyô. Cette école privée désirait pratiquer une philosophie à laquelle Akiko adhérait de tout cœur: les femmes ne pourraient s'épanouir pleinement, en tant qu'êtres humains à part entière, que si leur éducation allait au-delà des rôles d'épouses et de mères que la société leur proposait.

« N'oublie pas le fouet! »  
Ainsi parlait Zarathoustra.  
« La femme est une vache, un mouton ».  
*J'aimerais ajouter ici:  
Alors, rends-lui les champs de sa liberté!<sup>34</sup>*

### La filière française

Avant de nous attarder à Jehanne Grandjean, soulignons l'apport de deux femmes de lettres<sup>35</sup> ayant fait, par le biais de la traduction, la promotion du *tanka* dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

**Judith Gautier** (24.08.1845-26.12.1917): en collaboration avec le Prince Saionji Kimmochi, elle a traduit une quatre-vingtaine<sup>36</sup> de poèmes extraits de la première anthologie impériale, *Kokin-wakashū*. Son livre d'art, intitulé *Poèmes de la Libellule* (1884)<sup>37</sup>, est illustré par Yamamoto Hosui<sup>38</sup>.

**Kikou Yamata** (15.03.1897-12.03.1975): Franco-Nippone originaire de Lyon, elle a commis deux œuvres reliées au tanka. Une première: *Sur des lèvres japonaises* (1924)<sup>39</sup>, anthologie confectionnée à partir de ses traductions de légendes, de contes et de poèmes courts (haïku et tanka dont sept de Yosano Akiko) publiés depuis le VIII<sup>e</sup> siècle. Une seconde: *Le Roman de Genji* (1928)<sup>40</sup> – il s'agit de sa traduction des neuf premiers chapitres du *Genji monogatari* de Murasaki Shikibu. La romancière-traductrice s'est inspirée de la version anglaise d'Arthur Waley et du texte original ancien.

Dans la présentation de son ouvrage, Kikou a écrit des lignes qui méritent d'être reprises ici: « Le roman du *Genji* nous transporte au Japon vers l'an 1 000 à la cour de Kyôto alors Cité-de-Paix, capitale d'un pays connu sous le nom du Pays des Reines, tellement y dominait la femme. »

**Jehanne Grandjean**<sup>41</sup> (25.12.1880-12.11.1982)<sup>42</sup>: membre de la Société des Gens de Lettres de France, elle est l'auteure de quatre recueils de vers entre 1943 et 1948<sup>43</sup>. Un partenariat, ayant duré minimalement un quart de siècle, entre Jehanne Grandjean, artiste, musicienne<sup>44</sup> et poétesse et Hisayoshi Nagashima<sup>45</sup>, professeur, poète éminent, illustrateur et calligraphe japonais a donné des ailes au tanka en Occident. En effet, celle que l'on nomme, à juste titre, la « pionnière du tanka francophone<sup>46</sup> » s'est consacrée à la promotion de ce poème avec un dynamisme extraordinaire, une volonté colossale et une ferveur presque religieuse. La « créatrice du tanka régulier » (c.-à-d. en 31 syllabes) en France a pris le titre de « disciple »<sup>47</sup> du maître Nagashima.

En 1948, celui-ci fondait à Paris, l'École internationale du tanka (EIT), « œuvre philanthropique » (sic); Jehanne Grandjean est vite devenue son bras droit. En fait, le poète et la poétesse étaient si près l'un de l'autre qu'ils prendront, au cours des ans, indifféremment le titre de fondateur et fondatrice ou cofondateurs. En octobre 1953, naissait la *Revue du tanka international* (RTI) devenant ainsi l'organe officiel de l'École. Cette revue revendiquait les qualificatifs suivants: « poétique, littéraire, artistique, mondiale et indépendante ». Grandjean était directrice générale et rédactrice en chef et Nagashima, directeur et rédacteur.

Les buts de la revue sont clairement définis dans le premier numéro et les subséquents. Entre autres buts, faciliter, entre la France et le Japon, des « échanges intellectuels et culturels » et spirituels; « donner aux peuples, le goût de la poésie car, au Japon, le tanka est cultivé par toutes les classes de la société; (...) introduire le tanka dans l'enseignement et la littérature mondiale afin d'établir entre les hommes de toutes races le lien solide de l'amitié ». Le 25 juin 1956, la revue obtenait « la rare distinction » d'être couronnée par l'Académie française.

Le trimestriel publiait des tanka de ses abonnés en français et en langue originale (plusieurs langues européennes); les tanka japonais soumis étaient traduits par les deux responsables de la rédaction. On y proposait un concours et des tanka d'enfants français et japonais. Grandjean a signé des articles ayant trait à la culture nippone (esprit du tanka, cérémonie du thé, musique, armurerie dans l'art, coutumes, peinture, etc.). Des séances artistiques et littéraires, incluant les conférences du maître, y étaient annoncées. Étaient également résumées lesdites séances.

Les rencontres étaient souvent organisées par de hauts dignitaires et des personnalités culturelles de l'époque. Elles étaient agrémentées d'une lecture des tanka personnels du maître qu'il « psalmodie » et ceux-ci étaient interprétés en français par sa disciple.

Dans ses moments libres, Grandjean a fait publier deux recueils. Le premier, *Sakura* (Fleurs de cerisier) – *jonchée de tankas* (au total 145)<sup>48</sup> en 1954; le second, *Shiragiku* (Chrysanthème blanc) – *jonchée de tanka*

(147 au total)<sup>49</sup> en 1964. Entre les deux livres, a paru, en 1957, *L'Art du tanka: Méthode pour la composition du tanka, suivi de tankas inédits*<sup>50</sup>; précédé d'une lettre-préface de Sasaki Nobutsuna<sup>51</sup> et d'une préface de Nagashima.

*J'aimerais cueillir  
Quelques fleurs de ce printemps  
Pour orner ma tête...  
Mais devant mes cheveux blancs,  
Voudraient-elles poser?*<sup>52</sup>

Le 7 décembre 1971, notre pionnière recevait le titre de Chevalier de l'Ordre National du Mérite et l'insigne afférent<sup>53</sup>.

La RTI fut publiée, à notre connaissance, jusqu'en juillet 1972. Dans ce numéro 76<sup>54</sup>, M. Nagashima rend un vibrant hommage à « ma chère et dévouée collaboratrice, fondatrice avec moi, de l'ÉIT. (...) Elle) accomplit sa lourde tâche (...) au détriment de sa santé, car elle a été (...) très éprouvée depuis quelques années... ». Il faut se souvenir que Madame avait 91 ans bien sonnés. Elle vivra encore dix ans devenant ainsi centenaire.

Le couple professionnel Grandjean-Nagashima a fait, à la Société des Gens de Lettres, un don par testament. Ce legs permet à la Commission des aides sociales d'attribuer de l'aide financière aux auteurs en difficulté<sup>55</sup>.

### **Japon d'aujourd'hui**

**Tawara Machi** (31.12.1962- ): une vague puissante, ou plutôt un tsunami, a déferlé sur le tanka, en 1987, lors de la publication du recueil de cette poétesse de 25 ans. *Sarada kinenbi* a vendu trois millions d'exemplaires au Japon et six millions en traductions étrangères. Une première version en anglais est apparue en 1988<sup>56</sup>. Pour sa part, le lectorat francophone devra attendre jusqu'en 2008 pour lire, dans sa langue, *L'Anniversaire de la salade* contenant 440 poèmes courts<sup>57</sup>. C'est sur le rythme de 31 sons, et dans un style décontracté, que Machi partage ses émois et ses déboires amoureux. Ses réactions sont souvent spontanées, ses réflexions parfois fatalistes mais toujours empreintes de fraîcheur. L'amour se vit au quotidien, de même que les courses, les passetemps, la bouffe.

*Manger avec toi pour trois cents yens  
d'anguille de mer et je comprends que ces sushis  
ont la saveur de l'amour*<sup>58</sup>

**Mayu** (1982- ): vingt ans après la vague déferlante provoquée par Tawara Machi, une autre poète de Tôkyô, Mayu, lançait un recueil, cette fois-ci bilingue, intitulé *Bunboichi* en japonais et *Dénominateur UN! – tanka d'une jeune fille de 20 ans* en traduction française<sup>59</sup>. En 69 tanka au vocabulaire contemporain, elle brosse le portrait d'une jeune femme véritablement de son siècle et de son âge: des poèmes sur la nécessité du téléphone portable, sur un personnage de bande dessinée, sur un groupe de musique pop. Le « moi » est très présent et la Nature plutôt absente. La poète se plie toutefois à la règle des 31 caractères japonais.

Elle explore l'amour, en quête d'authenticité, en étant, tour à tour, romantique, placide, volontaire. Elle pose un regard lucide, sans lunettes roses, sur l'actualité et la vie ordinaire avec son lot de grands et de petits malheurs: la guerre, la pédophilie et les animaux domestiques laissés à l'agonie.

*On va devenir le souvenir de cette femme  
que notre père a véritablement aimé*<sup>60</sup>

## Le mot de la fin

C'est ici que s'achève ce périple, et pourquoi pas ce pèlerinage, qui a rendu hommage à dix poétesses et à deux traductrices de tanka.

Nous avouerons sans ambages que nous avons l'intention, au départ, de passer du temps seulement avec trois poétesses de la période de Heian-kyô (Komachi et les deux Shikibu) et trois du XX<sup>e</sup> siècle (Y. Akiko, Jehanne Grandjean et T. Machi). Sans que nous le cherchions, d'autres ont troublé notre esprit et ont fait leur chemin dans notre cœur. Nous ne pouvions pas les ignorer.

Des lectures entreprises, pour mieux connaître les poétesses du Japon ancien, se dégage une constante: plusieurs d'entre elles, après avoir accumulé les honneurs et récolté la gloire, ont connu l'indigence ou sont tombées dans l'oubli. Puis, leur œuvre, parfois fragmentée, refait surface grâce à des chercheurEs infatigables et à des traductrices et traducteurs (du japonais au français ou à l'anglais). Nous les en remercions.

Nous ne pouvons passer sous silence la mission que Kikou Yamata et Jehanne Grandjean, sans s'être rencontrées, s'étaient assignée. La première, celle de faire connaître, par ses romans et ses traductions, la Japonaise et son cœur; la seconde, de propager le tanka francophone. Elles ont, à notre avis, atteint leurs buts.

Avant de clore, nous formulons le souhait que l'œuvre des poétesses recensées vive jusqu'à l'âge de tortue, soit dix mille ans.

©Janick Belleau, 2010

.....

### Notes

#### Tout l'historique est rédigé en orthographe moderne

<sup>1</sup> Au Japon, le pouvoir politique choisit l'emplacement d'une capitale d'où l'expression « la période » de telle et telle ville. Plusieurs d'entre elles ont ainsi été des capitales dont Nara (710-794), Heian-kyô/Kyôto (794-1185), Kamakura (1185-1333), Edo (1603-1867). C'est en 1867 que le shogounat, gouvernement militaire, est aboli. Le jeune empereur Mutsuhito (1852-1912) quitte Kyôto avec sa famille pour venir s'installer à Edo, renommée Tôkyô; cette ville est la capitale nipponne depuis la restauration impériale en 1868 – cette ère a pris le nom de Meiji. Depuis l'accession au trône en 1989 d'Akihito (1933- ), le souverain actuel, le Japon vit à l'ère Heisei.

<sup>2</sup> Au Japon, les patronymes s'écrivent devant le prénom. Nous en respectons l'usage – sauf pour le poète Hisayoshi Nagashima qui a vécu la majeure partie de sa vie en France (cf la section La filière française).

<sup>3</sup> Rassemblés sous le titre: *Fujivara no Teika et La notion d'excellence en poésie: Théorie et pratique de la composition dans le Japon classique* par Michel Vieillard-Baron (présentation des textes, traduction du japonais et analyse), Collège de France, Institut des Hautes Études Japonaises, Paris, 2001.

<sup>4</sup> Traduction de Jacqueline Pigeot citée par Vieillard-Baron, *Fujivara no Teika*, p. 122, note 2.

<sup>5</sup> Cf *Fujivara no Teika*, p. 128, note 15.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 98 et p. 128.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>8</sup> Aujourd'hui encore. En effet, l'impératrice Michiko (20.10.1934) a rédigé deux recueils de waka dont *Sé-oto* traduit en français par *Le chant du qué* par Tadao Takemoto avec la collaboration d'Olivier Germain-Thomas, Signatura, Paris, 2006. Le nombre de poèmes autorisés par la poétesse, pour cette anthologie, s'élève à 53. Le recueil original en contient 367. Cf notre recension dans la *Revue du tanka francophone*, n° 9, février 2010.

<sup>9</sup> Cf *Fujivara no Teika*, p. 8.

<sup>10</sup> Ono no Komachi et autres, *Visages cachés, sentiments mêlés*, traduit du japonais, présenté et annoté par Armen Godel & Koichi Kano, Gallimard, Paris, 1997, p. 25.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 48. La disposition de tous les tanka est identique à celle des publications citées.

<sup>12</sup> *Kagero nikki: 954-974* traduit du japonais et commenté par Jacqueline Pigeot, Collège de France, Institut des Hautes Études Japonaises, Paris, 2006.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>17</sup> *Les notes de l'oreiller*, traduction de Kuni Matsuo & Steinilber Oberlin, Stock, Paris, 1990, p. 154.

<sup>18</sup> Une autre version, intitulée *Notes de chevet*, est traduite et commentée par André Beaujard, Gallimard, 1966.

- <sup>19</sup> Cf *Les notes de l'oreiller*, p. 120. L'âge de grue est de mille ans.
- <sup>20</sup> *Genji monogatari* traduit du japonais, en version intégrale, par René Sieffert: 54 chapitres en deux volumes, Publications Orientalistes de France, 1988.
- <sup>21</sup> Deux versions de ce journal existent: *Journal de Murasaki-Shikibu*, traduit du japonais par René Sieffert, Publications Orientalistes de France, 1978, et le volet consacré à Murasaki, dans la version française de Marc Logé, d'après une traduction du japonais en anglais: *Journaux des dames de cour du Japon ancien*, Picquier, Arles, 1998.
- <sup>22</sup> *Journal de Murasaki-Shikibu* par René Sieffert, p. 85.
- <sup>23</sup> *Izumi-shikibu Journal et Poèmes*, traduction du japonais par René Sieffert, Publications Orientalistes de France, 1989, p. 15.
- <sup>24</sup> Cf *Izumi-shikibu Journal et Poèmes*, p. 14.
- <sup>25</sup> Une seconde version du journal d'Izumi Shikibu est disponible dans le volet lui étant consacré dans *Journaux des dames de cour du Japon ancien*, cf la note 21.
- <sup>26</sup> Cf *Izumi-shikibu Journal et Poèmes*, p. 34.
- <sup>27</sup> *Ibid.*, p. 34.
- <sup>28</sup> *Ibid.*, p. 111, Section Poèmes, n° 27.
- <sup>29</sup> Selon la traductrice Helen Craig McCullough (*Journal of the Sixteenth-Night Moon in Japanese Classical Prose: an Anthology*, Stanford University Press, Californie, 1990), notre poétesse serait peut-être née en 1222.
- <sup>30</sup> *Dictionnaire des femmes célèbres – de tous les temps et de tous les pays*, Lucienne Mazenod & Ghislaine Schoeller, éd. Robert Laffont, Paris, 1992, p. 3.
- <sup>31</sup> *Yosano Akiko – Poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais* par Claire Dodane, Publications Orientalistes de France, 2000, p. 308.
- <sup>32</sup> *Ibid.*, pp. 103-4; cf *Midaregami*, poème 68.
- <sup>33</sup> *Ibid.*, p. 269.
- <sup>34</sup> *Ibid.*, p. 293; cf *Onna* (La femme). Les trois premières lignes citent Nietzsche.
- <sup>35</sup> Les renseignements les concernant proviennent d'un article que nous avons écrit « Deux traductrices, trois œuvres », *Revue francophone du tanka*, n° 4, juin 2008, pp. 47-55.
- <sup>36</sup> Le nombre varie selon les sources: 80, 85, 88 ou 89.
- <sup>37</sup> Publié chez l'imprimeur de beaux livres, Charles Gillot, à Paris.
- <sup>38</sup> Mentionnons que le Français Jean-Richard Bloch a écrit quelques tanka en 1921 pour les *Cahiers idéalistes* et que le Québécois Jean-Aubert Loranger en a aussi fait publier en 1922 dans son recueil, *Poèmes* (sic). Source: site Web d'André Duhaime, rubrique Tanka.
- <sup>39</sup> Éditions Le Divan, Paris. L'anthologie est précédée d'une lettre-préface du poète Paul Valéry.
- <sup>40</sup> Publiée par la Librairie Plon, à Paris.
- <sup>41</sup> Les renseignements sur cette poétesse proviennent de quatre sources: la Société des Gens de Lettres de France (SGDL) et le département Littérature et Art de la Bibliothèque nationale de France (BnF): de chaleureux remerciements vont à Mme Zahia Zebboudj de la SGDL et à M. Roger Musnik de la BnF. Sans leur précieuse aide, nous aurions eu bien peu de matière à offrir à notre lectorat. Les deux autres sources sont la *Revue du tanka francophone* (RTF; articles parus sur J. Grandjean et al.) et la *Revue du tanka international* (RTI). Des exemplaires de celle-ci nous ont été spontanément prêtés par M. Patrick Simon, fondateur-directeur de la RTF (Laval, Québec). Nous l'en remercions sincèrement.
- <sup>42</sup> Source: SGDL.
- <sup>43</sup> Source: BnF – Tous publiés à Aurillac (Auvergne). Les recueils incluent des illustrations ou des reproductions de miniatures de l'auteur.
- <sup>44</sup> Source: BnF – Une visite au musée de la Manufacture de Sèvres révèle à Jeanne (épellation initiale) sa vocation d'artiste à l'âge de 12 ans (1892). Bien que le fusain, l'aquarelle et la peinture à l'huile l'absorbent, c'est par la miniature sur porcelaine qu'elle se fera remarquer et obtiendra quelques récompenses. Musicienne, elle joue de la mandoline. À l'âge de 62 ans (en 1942), elle découvre sa passion pour la poésie. Dès 1949, elle ne vivra plus que pour l'écriture et la promotion du tanka.
- <sup>45</sup> Source: RTF – Article de Roger Fleury, « À propos du Maître Hisayoshi Nagashima », n° 4, juin 2008, pp. 61-64: H. Nagashima vient d'une famille de samourais de Tôkyô. Il a quitté le Japon pour la France « la veille du terrible tremblement de terre de 1923 ».
- <sup>46</sup> Source: RTF – Article de Patrick Simon, « Jehanne Grandjean, pionnière du tanka francophone », n° 3, mars 2008, pp. 84-91.
- <sup>47</sup> Source: RTI – Si aucune autre source n'est mentionnée, les parties de texte ou les mots entre guillemets sont extraits, pour la plupart, des numéros 1 et 76 de la *Revue du tanka international*.
- <sup>48</sup> Source: RTF – Analyse quantitative de Dominique Chipot, n° 6, janvier 2009, pp. 83-90. La préface et les illustrations sont signées par Nagashima. Une édition en japonais paraît à Tôkyô en 1959.
- <sup>49</sup> Source: RTF – Analyse quantitative de Dominique Chipot, n° 5, septembre 2008, pp. 79-84. La présentation et les illustrations sont de Nagashima.
- <sup>50</sup> Source: BnF – *Sakura* est publié aux Éditions Gerbert à Aurillac. *Shiragiku* (réédité en 1966; texte français et traduction japonaise en regard) et *L'Art du tanka* sont publiés par l'ÉIT, « éditeur scientifique ».
- <sup>51</sup> Poète né en 1872 et décédé en 1963. Cofondateur en 1896 de la « Société de la nouvelle poésie » avec, entre autres poètes, Yosano Tekkan et Masaoka Shiki. Après une désunion entre les membres, sa revue *Kokoro no hana* (Les fleurs du cœur) fut la rivale de *Myôjô* (L'étoile du berger) lancée par Yosano Tekkan en 1900. Sasaki, semble-t-il, ne fut guère tendre envers le recueil *Midaregami* de Yosano Akiko.
- <sup>52</sup> Source: RTI.
- <sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Dernier numéro avant les grandes vacances; la revue devait normalement publier son n° 77 en novembre. Nous ignorons s'il l'a été ou non.

<sup>55</sup> Source: SGDL.

<sup>56</sup> *Salad Anniversary* traduit par Jack Stamm, Kawade Bunko, 1988. Il existe aussi une version par Juliet Winters Carpenter, Kôdansha International, Japon, 1989.

<sup>57</sup> Traduction du japonais par Yves-Marie Allioux, Picquier, Arles, 2008.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>59</sup> Recueil traduit du japonais par Akiko Agui & Irène Bogdanović, ISBN 978-4-434-10484-8, Rebook, Tôkyô, 2007.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 38